

Je ne sais pourquoi, ou plutôt si... Je me suis arrêtée, et le jeune homme est monté. Il était beau, des cheveux longs bien soignés, il avait l'air d'un hippie, il représentait tous les fantasmes que j'attribuais à ces communautés "*Peace and Love*".

Et moi je voulais partager... Je ne voulais pas rester seule sur cette longue route de retour. C'était la première fois que je prenais un auto-stoppeur. Je n'avais pas peur, c'était naturel pour moi de partager le voyage. Je ne sais plus ni son nom, ni la couleur de ses yeux, mais il me plaisait. J'étais à l'aise, je lui ai raconté ma vie tout naturellement, je ne sais plus s'il m'a raconté la sienne, il était gentil, il avait un air doux. Sa compagnie me plaisait et j'en ai oublié Romain. Et j'ai balayé mon chagrin, balayé mes vacances.

Il était donc possible de rencontrer un homme, de se trouver en harmonie avec un parfait étranger, sans jamais se toucher, sans aucune parole déplacée? Tout était dit par les yeux, et pour la magie de ces instants de petite communion, j'ai encore fait un grand détour pour l'amener à sa destination. C'est sûr, nous nous sommes aimés le temps d'un voyage...

Et c'est ainsi, remplie d'amour pour la terre entière que je suis arrivée au Chalet Aurora.

* *

Sur la terrasse, des lampions de papier accrochés à la toile de l'auvent, tous les vieux, assis bien sagement sur leurs chaises, m'attendaient. Après des embrassades rapides, fallait m'asseoir, le spectacle pouvait commencer... Et là, mes chers petits, en chemise de nuit parsemée de fleurs en papier crépon, des fleurs dans les cheveux, ont chanté et mimé la célèbre comptine enfantine *Ani couni chaouni*.

C'était la surprise préparée pour mon retour, les adultes avaient joué le jeu : tous partageaient la joie des enfants, et d'applaudir à tout rompre. Emmanuel a même fait le tour des

convives pour récolter l'argent dépensé pour le papier crépon, les filles ont allumé des bougies disposées sur la balustrade de la terrasse, Mémé avait préparé une boisson sucrée, une vraie fête! Et jusque tard dans la nuit, les enfants – comme les anciens – de me raconter le bonheur qu'avaient été ces vacances, les préparatifs de cette fête.

Et coupable je me suis sentie... Pendant tout ce temps, je n'avais pas pensé à eux!

Devant tant de joies partagées, j'ai rangé dans les tiroirs de mon cœur mes indicibles secrets de bonheur... Ainsi, retour triomphal sans honte et sans regrets!

Il ne s'était rien passé, et pourtant tant de choses... toujours mes voyages, mes escapades, mes rêves d'ailleurs...

*
* *

Je suis une fille du Rhin de cette famille des "*Gitans de l'eau*", les paysages défilent lentement sous mes yeux, le temps de les associer aux sentiments du vécu. Rien ne se passe, que les petites ridules de l'eau qui grossissent les flots tumultueux des rêves et des regrets...

***Est-ce ainsi que les hommes vivent,
et au loin leurs enfances les suivent ?***

* *

Ainsi, déjà du temps d'entre les deux guerres, et malgré les fins de semaines au Chalet Aurora, malgré les bons résultats scolaires, malgré les balades à moto, Augustine et Jules n'ont su retenir leur fils... Il voulait partir, il voulait vivre sa vie... Il avait dix-sept ans, tant pis pour le baccalauréat, fini les discussions interminables des adultes qui refaisaient le monde sans y parvenir jamais. *Jules junior* était pressé, lui au moins allait agir!

Les communistes, pas plus que les socialistes, et encore moins tous ces calotins de droite n'arriveront jamais à changer quoi que ce soit dans cette société à jamais figée dans ses privilèges, où tout un chacun tirait à hue et à dia, pour sa propre paroisse ! Jules n'en pouvait plus d'attendre des lendemains qui chantent, Jules n'en pouvait plus d'entendre tous ces discours..., toutes ces discussions pour des résultats si minces ! Il n'en pouvait plus de ces frontières qui divisaient les peuples jusqu'aux seins des familles.

D'accord, il était français, d'accord il était alsacien, mais il était aussi un peu allemand. Les patois se ressemblent beaucoup et on se comprend de part et d'autre des frontières. Les maisons sont semblables, le temps est le même sur cette vaste plaine entre la Forêt-Noire et les Vosges... Et des imbéciles il y en a autant d'un côté du Rhin que de l'autre !

Un peu simpliste tout ça ?

Peut-être, mais quand on est jeune, les évidences sautent aux yeux. On est fougueux, on n'a pas le temps de faire un pas après l'autre, on s'emballe, on court, quitte à trébucher. Et à tout cela, on n'y pense même pas ! La jeunesse est ainsi faite : essayez donc encore de courir à 80 ans, ou alors après une journée de dur labeur en usine, vous verrez...

* *

Et pour mon père Jules c'était tout vu : il se fit embaucher comme mousse sur le "Charles Reibel", une péniche allemande naviguant sur le Rhin. Allemande, oui : le port de Kehl se trouve en face de Strasbourg, il était plus facile en ces temps troubles de l'avant-guerre de se faire embaucher en terre allemande. Hitler avait besoin d'une main-d'œuvre nombreuse. La France, elle, ou plutôt le Port Autonome de Strasbourg, et la compagnie de la CNFR (Compagnie de Navigation Française sur le Rhin) craignaient – en cas d'invasion – de se faire réquisitionner leurs péniches dernier cri.

De toute façon, Paris ne s'était jamais beaucoup occupé du port de Strasbourg. C'était un port municipal, géré par des responsables locaux sous contrôle de Paris ! Ce furent les Allemands, entre 1870 et 1918, qui lui donnèrent son essor de grand port et qui l'ont modernisé. Le Rhin n'était pour les Français qu'une ligne de frontière, alors que les Allemands, au lendemain de la guerre de 1870, ont bien su profiter de son cours largement amélioré par des travaux déjà entrepris sous Napoléon III. Le Rhin était l'objet d'une visée stratégique commerciale dont les Français s'approprièrent les bienfaits au lendemain de la défaite allemande de 14-18... Un statut particulier, un port libre, tout comme l'avait été longtemps la ville de Strasbourg en d'autres temps.

Il faut croire qu'il n'y avait que cette force d'autonomie qui pouvait sauver Strasbourg des invasions successives et ainsi expliquer cette profonde aspiration des Alsaciens à sauvegarder leur singularité, ce profond attachement de toute l'Alsace à son originalité ! Ni tout à fait Français, ni tout à fait Allemands, Alsaciens oui, déjà Européens, c'est sûr ! Strasbourg, ville de première importance, sur les frontières même de la patrie, ne pouvait faillir à son appartenance à la France ! Oui, l'ennemi allait attaquer sur la ligne Maginot, le long du Rhin. Ainsi en avait décidé Paris... Sauf que les Allemands entrèrent par la Belgique comme déjà en 1914 !

* *

Dès lors, après la défaite de la France en 1940, il devint aisé pour l'Allemagne d'annexer une nouvelle fois l'Alsace qui devint *de facto* Reichsland avec un *Gauleiter* à sa tête. Et notamment Strasbourg, son port, ses environs immédiats, ses usines et son université. Un retour sur investissement ? La main-d'œuvre parlait l'alsacien, il suffisait de régler leur sort à quelques dirigeants et intellectuels récalcitrants...